

1864.

avaient alors pour gouverneur commun D. Vidaurri, qui avait acquis une grande influence dans ces contrées et s'y était rendu en quelque sorte indépendant. N'ayant pu dissuader Juarez de venir à Monterey, il déclara qu'il s'y opposerait par la force, voulant, disait-il, préserver ses États du fléau de l'invasion étrangère que la présence du président ne manquerait pas d'attirer. Celui-ci ne tint aucun compte de ces menaces. Il arriva, le 11 février, à Monterey, escorté par des forces assez importantes; mais Vidaurri lui ayant enlevé par surprise son artillerie, il se retira, craignant d'engager un conflit dont l'issue pouvait être douteuse.

Le général Bazaine crut voir, dans cette attitude de Vidaurri, un indice de dispositions favorables à l'empire; il lui fit faire des ouvertures confidentielles, et, dans le but de hâter son évolution politique, il donna l'ordre à la division Mejia de s'avancer jusqu'à Matehuala. Le colonel Aymard, commandant à San Luis, se porta à Venado; mais, soit défiance de ses propres forces, soit espoir de se maintenir indépendant, à la fois vis-à-vis du gouvernement républicain de Juarez et du gouvernement de la Régence, Vidaurri publia les lettres du général Bazaine et déclara que, dans une aussi grave conjoncture, il ne pouvait prendre de détermination sans consulter le peuple de ses provinces qu'il avait toujours associé à son administration. Il donna, en effet, l'ordre d'ouvrir des registres de vote et appela les populations à se prononcer par *oui* ou par *non* sur la question de savoir si l'on résisterait aux Français, ou si l'on accepterait l'intervention et l'empire. Il n'eut pas le temps de faire cette singulière application du suffrage universel, idée louable à coup sûr, si l'on reste dans le domaine de la théorie, mais en vérité bien étrange pour quiconque connaît l'indifférence profonde avec laquelle, au Mexique,

1864.

la masse du peuple a l'habitude de subir les changements de gouvernement. Vidaurri ne réussit pas dans son double jeu; violemment combattu par les partisans de Juarez, il se vit bientôt forcé de lui céder la place et s'enfuit au Texas avec Quiroga, son lieutenant, laissant aux mains du président de précieuses ressources de toute nature, des forces militaires bien organisées, et des sommes importantes qui permirent au gouvernement républicain de reconstituer son armée et de continuer la résistance. Le moment ne paraissait pas opportun pour entreprendre une nouvelle campagne; le général en chef rappela le colonel Aymard à San Luis et fit cantonner, à Matehuala, Catorce, et Venado, la division Mejia, que le typhus avait sérieusement éprouvée.

Juarez recouvra ainsi les moyens matériels de maintenir son autorité et de résister aux intrigues qui se tramaient au sein même du parti libéral. Les amis de Doblado poursuivaient toujours leurs démarches auprès du général Bazaine; mais, inspirés par la politique anglaise et espagnole, ils proposaient des bases de conciliation maintenant inadmissibles, telles que la reprise de la Convention de Londres et l'établissement d'un nouveau gouvernement sous le protectorat des trois puissances. Doblado désirait que Juarez abandonnât la présidence; dans ce cas, les pouvoirs présidentiels auraient été, d'après la constitution, exercés provisoirement par le général Ortega, président de la cour suprême, sur les bonnes dispositions duquel il pensait pouvoir compter.

Cette combinaison eût peut-être été acceptable quelques mois plus tôt; mais actuellement, le commandant en chef devait attendre le développement de la situation créée par le vote de l'assemblée des notables, et s'efforcer de renverser les obstacles qui s'opposaient encore à l'édification

1864.

du trône. En homme prévoyant, Doblado s'occupait, du reste, de réaliser son énorme fortune et de se ménager les moyens de passer aux Etats-Unis.

Acceptation
officielle de la
couronne
par l'archiduc
Maximilien.

L'archiduc Maximilien était en effet décidé à se rendre au Mexique. Les actes d'adhésion à l'empire recueillis sur le passage des colonnes françaises, avaient été envoyés à Miramar, et lorsque le nombre en parut suffisant, l'archiduc prévint la commission mexicaine qu'il était prêt à accepter la couronne. Le 10 avril 1864, il reçut solennellement les députés mexicains ayant à leur tête M. Gutierrez de Estrada.

Sur une table étaient déposés les actes d'adhésion dont le mûr examen, disait l'archiduc, lui donnait l'assurance qu'il était l'élu du peuple mexicain. Il annonça aux députés que la loyauté et la bienveillance de l'empereur des Français lui avaient permis d'obtenir pour le nouvel empire des garanties suffisantes, et que, de l'assentiment du chef de sa famille, il acceptait la couronne des mains de la nation mexicaine. Il promit l'établissement de lois constitutionnelles aussitôt que le permettrait la pacification du pays, et annonça l'intention d'aller, avant son départ pour le Mexique, demander les bénédictions du Saint-Père.

Près de huit mois s'étaient déjà écoulés depuis le moment où les vœux de l'assemblée des notables avaient été transmis à l'archiduc. La grave détermination qu'il venait de prendre était donc sérieusement mûrie; on assure, d'ailleurs, qu'il n'eut jamais d'hésitation, et ses lettres au général Almonte en font foi. Tandis que les colonnes françaises provoquaient l'adhésion à l'empire des populations du centre du Mexique, l'archiduc réglait d'importantes questions financières, de la solution desquelles dépendaient les conditions d'existence de son gouverne-

1864.

ment. De plus, instruit sur les vicissitudes de la fortune, il ne voulait pas abandonner sa patrie sans esprit de retour, et tenait à conserver ses droits de succession éventuelle au trône d'Autriche.

L'empereur, son frère, s'y opposait, et ces contestations de famille ne furent terminées qu'au dernier moment. L'archiduc, désirant ne pas retarder plus longtemps l'acceptation officielle de la couronne du Mexique, signa la renonciation que l'empereur d'Autriche demandait; mais, quelques mois après, il protesta contre l'irrégularité de cette renonciation.

L'archiduc Maximilien voulait, en outre, obtenir la reconnaissance des puissances européennes, s'assurer un appui financier sérieux par la conclusion d'un emprunt, et enfin avoir la certitude que des forces françaises, en nombre suffisant, resteraient pendant plusieurs années au Mexique. Le gouvernement français avait trop grand intérêt à mener à terme la difficile entreprise dans laquelle il s'était si imprudemment engagé, pour ne pas mettre au service du nouvel empereur sa diplomatie, ses finances, et ses soldats.

La question financière était la plus difficile à régler. Nous avons déjà dit dans quelle détresse le trésor mexicain se trouvait depuis de longues années; les sources de revenus étaient presque entièrement taries, il fallait donc demander au crédit public les sommes indispensables aux frais de premier établissement; mais comment amener les capitalistes à prêter leur argent à un débiteur jusqu'ici insolvable et dont l'insolvabilité future n'était que trop facile à prévoir? L'habileté de M. Fould, ministre des finances, triompha de cet obstacle, en substituant, il est vrai, aux graves difficultés du moment des difficultés plus

Emprunt.

1864

graves encore pour l'avenir. La plus grande partie des titres de la dette extérieure mexicaine, qui s'élevait au capital de 256 millions de francs, et dont l'origine remontait aux premiers temps de l'indépendance, se trouvaient entre les mains de créanciers anglais. En affectant au paiement d'une partie de cette dette une fraction de l'emprunt projeté, on devait intéresser les créanciers anglais à son succès. M. Fould sut faire accepter cette idée par une importante maison de banque anglaise qui se chargea de l'émission. Plus tard, la société du Crédit mobilier français fut associée à cette combinaison, et les receveurs généraux des finances furent invités à y prêter leur concours.

Il fut convenu que l'on créerait 18 millions de rente à 6 0/0, dont six millions seraient réservés à la France et aux indemnités françaises. En émettant l'emprunt au taux de 63 fr., on comptait sur un capital de 190 millions environ; mais la souscription publique fournit seulement 102,600,000 francs, que les frais de courtage et de commission réduisirent encore à moins de 96 millions. Sur ce produit, une somme de 8 millions fut immédiatement comptée à l'archiduc Maximilien; 27 millions passèrent aux mains des créanciers anglais; le reste fut déposé à la Caisse des dépôts et consignations en garantie de deux années d'intérêt, ou repris par le Trésor français à valoir sur les frais de guerre. L'emprunt fut presque entièrement souscrit en France, grâce à la confiance qu'inspirait la prétendue coopération des capitalistes anglais, et grâce surtout à la propagande faite par les agents de l'Etat. Le résultat de cette opération financière était, en définitive, de faire servir l'épargne française au remboursement des créances anglaises, et au paiement des dépenses personnelles de l'empereur Maximilien.

1864.

Une commission des finances mexicaines fut constituée à Paris sous la présidence du comte de Germiny, pour représenter le gouvernement mexicain dans les opérations financières nécessitées par l'emprunt.

Quant aux rapports qui devaient lier la France à l'empire du Mexique, ils furent déterminés par une convention dont les termes avaient été préalablement discutés et qui fut signée à Miramar le 10 avril 1864. Il y fut stipulé que l'effectif des troupes françaises serait réduit au chiffre de vingt-cinq mille hommes, et qu'elles évacueraient le Mexique au fur et à mesure de l'organisation des troupes destinées à les remplacer. La légion étrangère, dont l'effectif serait porté à huit mille hommes, resterait au Mexique six ans après le départ des troupes françaises. En cas de réunion de troupes françaises et mexicaines, le commandement appartiendrait toujours à l'officier français.

Les frais de guerre à rembourser par le Mexique furent arrêtés, au 1^{er} juillet 1864, à la somme de 270 millions de francs. A partir de cette époque, le gouvernement mexicain paierait mille francs par homme et par an pour l'entretien des troupes françaises.

Dans des articles additionnels secrets, l'empereur Maximilien approuvait les principes et les promesses énoncés dans la proclamation du maréchal Forey, en date du 12 juin 1863, ainsi que les diverses mesures prises de concert entre la Régence et le commandant en chef du corps expéditionnaire. L'empereur Napoléon s'engageait à ne réduire que successivement l'effectif du corps expéditionnaire, de telle sorte qu'il resterait vingt-huit mille hommes en 1865, vingt-cinq mille hommes en 1866 et vingt mille hommes en 1867.

(1) Voir le texte à l'appendice.

Convention
de Miramar (1)
(10 avril 1864).

1864.

Avant son départ, l'empereur Maximilien arrêta la création d'un corps de volontaires autrichiens composé de : trois bataillons d'infanterie, deux régiments de cavalerie à cinq escadrons, deux batteries d'artillerie de montagne, deux compagnies de pionniers dont l'effectif total devait être de deux cent cinquante officiers et sept mille trois cents hommes. On s'occupa aussi de former un régiment belge à deux bataillons, fort de deux mille hommes. Le gouvernement français ayant, de son côté, l'intention de développer l'organisation de la légion étrangère française, on pensait que ces troupes deviendraient le noyau de l'armée impériale et resteraient au Mexique après le départ des Français.

Arrivée
de l'empereur
Maximilien
au Mexique
(28 mai 1864).

L'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte quittèrent Miramar, le 14 avril, sur la frégate autrichienne *la Novara*, escortée par la frégate française *la Thémis*. Ils allèrent à Rome s'agenouiller devant le Saint-Père et aussitôt après, firent route pour Vera-Cruz, où ils arrivèrent le 28 mai.

A cette époque, la situation militaire et politique du Mexique paraissait satisfaisante; les troupes françaises occupaient la plupart des grandes villes; à l'abri de leurs baïonnettes, il commençait à se produire parmi les populations un mouvement en réalité très-favorable à l'empire. Dans beaucoup d'endroits, les habitants demandaient des armes et formaient des gardes civiles; à la Piedad, ils avaient énergiquement résisté à une attaque des libéraux. De courageux citoyens ne craignaient pas de se mettre à la tête des administrations locales, postes dangereux, où ils s'exposaient aux cruelles vengeances des chefs libéraux.

Cependant les vallées de Mexico et de Puebla étaient

1864.

toujours parcourues par quelques guérillas, mais ces bandes sans consistance, activement poursuivies par les compagnies de partisans, ne pouvaient inspirer aucune inquiétude sérieuse.

Les terres chaudes même étaient plus tranquilles; Costatla, sur le Rio-Blanco, ayant été occupé d'une manière permanente, les guérillas s'étaient éloignées de la route de Vera-Cruz; Diaz-Miron avait fait sa soumission. Depuis le mois d'août 1863, les travaux du chemin de fer atteignaient la Soledad; il n'était plus nécessaire de faire escorter les convois du commerce. Camaron, Paso del Macho, la Soledad se repeuplaient rapidement. Au mois de février, plus de six cents chariots et huit mille mules étaient venus prendre des chargements, et si l'aspect de ce pays désolé et inculte devait encore frapper de tristesse les souverains qui venaient de quitter les rivages de l'Adriatique, ceux qui se souvenaient des misères des années 1862 et 1863, reconnaissaient à peine cette contrée ainsi transformée où, d'étape en étape, on était sûr d'avoir, au moins, des vivres et un abri.

Le général Bazaine trouvait la situation aussi bonne que possible. « Je suis plein de confiance dans la solution pacifique prochaine de la question mexicaine, écrivait-il au ministre de la guerre, et j'ai assez de troupes pour la mener à bon terme. On ne parle plus de Juarez et de son gouvernement ambulante, et je ne sais pas, quant à présent, où ils sont. » Bien que ces appréciations ne fussent pas justifiées, les progrès de la pacification étaient incontestables. Ce résultat était dû à l'activité incessante et à l'intelligente énergie des troupes françaises. Fractionnées en une infinité de détachements et de petites colonnes, dont l'effectif dépassait rarement quinze cents

4864.

ou deux mille hommes, elles cherchaient partout l'ennemi, ne lui laissant ni trêve ni repos. Les soldats étaient aguerris aux fatigues, vigoureux, dévoués; on pouvait tout oser avec de pareils éléments.

Ainsi le 4 février, le commandant Estelle, commandant supérieur de Salamanca, avec quatre cents fantassins de différents corps, dix-sept chasseurs d'Afrique et quarante cavaliers mexicains, attaquait deux mille hommes des guérillas du Michoacan qui avaient occupé Valle Santiago. L'élan fut si impétueux qu'en une demi-heure il était maître de la position, avait entre ses mains un drapeau, trois obusiers de montagne, deux cents chevaux, et deux cents prisonniers; le détachement français perdit seulement huit blessés.

Le 30 mars, le capitaine Mealhié sortait de Salamanca avec cent soixante-quatre fantassins français et quatre-vingts cavaliers mexicains; au point du jour, il attaquait, à Cuitzeo de las Naranjas, sept cents fantassins et cinq cents cavaliers ayant deux canons. Après avoir soutenu pendant deux heures et demie une très-vive fusillade, il fit sonner la charge, et sa poignée d'hommes, culbutant l'ennemi, enleva les deux pièces et lui fit perdre plus de trois cents tués, blessés ou prisonniers. Il n'eut que deux tués et vingt blessés.

Les nombreuses colonnes que le général en chef dirigeait de Mexico vers l'intérieur, afin de reformer d'une façon à peu près normale les divisions désorganisées par la multiplicité des petits postes laissés en arrière, aidaient à la dispersion des guérillas ennemies. Le colonel Clinchant, en se rendant de Puebla à Guadalajara, avec une partie du 1^{er} régiment de zouaves, traversa le Michoacan, fit une pointe sans résultat sur Zitacuaro (26 mars), mais

4864.

soutint par sa présence dans le pays les petites opérations des détachements mexicains alliés. L'autre fraction de ce régiment et un escadron du 12^e chasseurs à cheval, sous les ordres du colonel du Preuil, étaient, à la même époque, également dirigés sur Guadalajara par la route de Leon. Cette colonne contribua à la poursuite des bandes de Romero entre Mexico et Queretaro; arrivé à Leon, le colonel du Preuil, avec sa cavalerie, se porta rapidement par une marche de nuit sur la Cañada de los Negros, où il atteignit et sabra une troupe de six cents cavaliers et cent fantassins. L'ennemi perdit une centaine de morts, l'escadron français cinq hommes blessés. (28 avril.)

De leur côté, les généraux Douay et de Castagny ordonnèrent des expéditions plus importantes, afin de dégager les pays de production qui alimentent Guadalajara et Zacatecas.

Le général Douay, après avoir parcouru les environs de Guadalajara et pourvu à la sécurité des routes voisines, s'avança vers l'ouest dans le but d'entrer en relations avec le général Lozada, chef d'une grande influence qui, à la tête des Indiens du district de Tepic, était le maître incontesté de cette partie du pays. Il lui donna rendez-vous à Tequila, à trois journées de Guadalajara; mais jaloux sans doute de ménager l'indépendance de sa position en évitant de se rencontrer avec un général français, Lozada prétexta une maladie et se fit représenter par le général Rivas, son lieutenant (19 mars). Il accepta, du reste, des subsides pour ses troupes qu'il évaluait à deux mille fantassins et mille cavaliers, et promit son concours à l'empire. A son retour, le général Douay se porta au sud de Guadalajara contre les bandes de Simon Gutierrez et de Rojas, dont les cruautés et les exactions désolaient la province.

Opérations
du général Douay
aux environs
de Guadalajara.

1864.

Le 21 mars, les chasseurs d'Afrique du colonel Margueritte atteignirent Guttierrez à Cuisillo, après une course à toute bride de cinq kilomètres; les bandits, abrités derrière des murs en pierre sèche, essayèrent en vain de résister; cent cinquante des leurs tombèrent sous le sabre des chasseurs, qui enlevèrent deux cents chevaux et une pièce d'artillerie.

Le général Douay visita les montagnes voisines de Coquila; il fit détruire les fonderies et les fabriques d'armes et de poudre de Tula et de Tapalpa (26 et 27 mars), puis revint, le 31 mars, à Guadalajara, se réservant de chasser plus tard le général Uraga des positions qu'il avait prises sur les barrancas du nevado et du volcan de Colima.

Destruction
des guérillas
de l'Etat
de Guanajuato.

Un bataillon de marche de six cents hommes, venus de Guadalajara sous les ordres du colonel Garnier, avait appuyé ces opérations. Lorsqu'elles furent terminées, le colonel Garnier quitta l'Etat de Jalisco avec le 51^e de ligne, pour se rendre dans l'Etat de Guanajuato, dont il était nommé commandant supérieur. Il s'occupa sans retard de purger le pays, compris entre Leon et La Piedad, des guérillas nombreuses qui avaient été déjà atteintes à Valle Santiago, à Cuitzeo, à la Cañada de los Negros. Il explora la Sierra de San-Gregorio, enleva des approvisionnements considérables cachés dans les grottes, prit trois pièces d'artillerie, et força Rincon Gallardo, gendre de Doblado, à disperser les bandes réunies sous son commandement et à quitter lui-même la contrée (du 30 mai au 3 juin). Quelques jours après, la compagnie de partisans du 51^e de ligne, sous les ordres du capitaine de Musset, surprit à Cueramaro la bande de Guzman, et le fit prisonnier avec vingt-huit de ses hommes (26 juin).

1864.

Enfin, le 17 août, Cantarito, qui venait d'être battu à Yuririapundaro, fut encore atteint par cette compagnie de partisans au Rancho de Rodeo. Il fut tué avec vingt-quatre guérilleros; vingt-quatre hommes furent faits prisonniers et deux cents chevaux enlevés. Cet heureux coup de main acheva la destruction des bandes de l'Etat de Guanajuato et rétablit dans cette contrée une tranquillité dont peu de provinces jouissaient à cette époque.

Le général de Castagny avait également voulu chasser les guérillas des vallées de Jerez et de Villa-nueva dont les produits servent à l'alimentation des districts miniers de Zacatecas et de Fresnillo. Il les parcourut avec des colonnes légères sans pouvoir atteindre l'ennemi. Le 16 février seulement, un détachement de cent chasseurs à pied et de soixante cavaliers mexicains, sous les ordres du commandant Lepage de Longchamps, surprit, après une marche de seize lieues, la petite ville de Colotlan et enleva deux pièces de montagne, deux coulevrines (*Esmerillas*) et soixante-seize prisonniers (1). A peine le général de Castagny était-il de retour à Zacatecas, que les bandes reparaissaient dans la Sierra Morones. José Maria Chavez réunissait de nouveau sous ses ordres cinq cents hommes avec deux canons. Le 25 mars, il attaquait l'hacienda de Malpaso, y massacrait femmes, enfants, vieillards; mais le lendemain, le capitaine Crainvillers, envoyé de Zacatecas avec une compagnie du 1^{er} bataillon de chasseurs à pied, le surprit à Jerez, le fit prisonnier avec quarante des siens, tua une centaine d'hommes, et enleva les deux canons. Un seul chasseur fut blessé.

Opérations
dans la
Sierra Morones.

(1) Parmi ces prisonniers se trouvait le général Ghilardi, ancien garibaldien, échappé de Puebla après la capitulation; il fut déferé à une cour martiale et passé par les armes (17 mars).